3e prix : *Le Phare*

Mon ultime nuit blanche

Cher ami,

Je n'arrive pas à dormir, je sais pourquoi, comment exploiter au mieux les heures qu'il me reste ? La peur me ronge au point de ne pas pouvoir compter tranquillement les moutons.

C'est vrai que votre futur, votre avenir me tracasse. J'ai vu, au fur et à mesure de ma vie, des règles s'imposer, me contraignant chaque jour un peu plus. Tu sais, elles nous transforment en de simples moutons qui ne peuvent pas dépasser la clôture de leur champ sous peine de se faire rappeler à l'ordre par la décharge électrique de la clôture. Nous ne sommes plus libres mais cadrés.

Dans le noir, sous la lueur de la lune, je cherche en vain une autre explication mais je ne trouve pas. Il y a eu trop d'abus, c'est comme ça, voilà tout. Présentement nous vivons dans un monde dans lequel l'erreur est sanctionnée dès le plus jeune âge, lorsque nous oublions de dire merci, lorsque nous oublions de saluer une personne, un collègue qui nous insupporte, lorsque nous laissons échapper une information qui ne devait pas être communiquée, lorsque nous nous trompons de clignotant dans un rond-point… Les règles, dites ou non dites, nous rappellent sans cesse la distance entre la perfection et notre attitude.

Et oui, comme je le disais, nous sommes aujourd'hui moins permissifs, moins conciliants à cause de l'abus de beaucoup de personnes. Certaines en ont même fait un art. Qui n'a pas un jour plaidé l'erreur de compréhension d'un exercice pour justifier sa fainéantise à le faire ou l'oubli volontaire d'un cahier pour alléger son sac de cours ? Et ce n'était que le début… Désormais, n'arrivant pas à distinguer le vrai du faux, la société abandonne le permissif.

Et moi seule, je pense. Je réfléchis à ce qu'aurait pu être ma vie sans mes erreurs, si j'étais rentrée dans ce moule. Aurais-je un jour été là dans la pénombre à refaire le film de ma vie ? Qu'aurais-je fait ? Qu'aurais-je pensé de tout ça ?

Et voilà où cela m'a menée. Aujourd'hui j'en suis arrivée à refaire le monde, isolée, gelée dans mon lit, dans la nuit noire comme un tableau de craie qui n'attend qu'à être utilisé. Alors, j'y dessine un monde où l'Homme est libre de faire ce qu'il souhaite, sa seule limite étant le respect des autres.

Mais comment penser sans être interrompue par le hululement de la chouette qui me rappelle que je devrais dormir à cette heure. Tu sais, quand je pense aux heures de sommeil que je dois rattraper pour être en forme demain je n'arrive pas à m'endormir. On ne peut pas se presser à s'endormir il faut attendre le wagon du sommeil qui, j'ai l'impression, ne va pas venir cette nuit... Mais de toute façon, à quoi ça sert que je dorme, ça n'effacera pas cette peur qui me ronge. Et puis zut, ça ne sert à rien de se retourner sans cesse dans ce lit de fer qui ne cache pas son inconfort, je vais profiter de ma dernière nuit blanche en la consacrant pleinement à la réflexion, au raisonnement. J'offre ce moment à ma lucidité. Mais ai-je encore le droit de laisser s'évader mes pensées ?

Cette question me taraude, autant que ce qui fait office de couverture me gratte. Ça m'irrite.

De toute façon, je n'aurai pas le temps de trouver la réponse à cette question car je vois le matin qui pointe. L'aurore projette l'ombre des barreaux de ma cellule sur le mur. Oui, je suis une victime du pouvoir de sanction de notre société. Moi qui pensais que seuls les êtres violents étaient incarcérés. Je n'ai pas fait d'acte de sauvagerie du moins ce n'est pas comme ça que je considère l'écriture libre. Je ne pensais pas un jour connaître la solitude forcée. Mais, qu'importe la forme sous laquelle tu la vis, c'est la même chose, tu es libre de faire évader ton esprit, tes pensées. Ce n'est pas cet enfermement ou mes colocataires, ces rats pouacres, qui vont me faire craquer.

Où que je me déplace dans cette petite cellule je me trouve derrière ces barres de fer. Mais pourquoi ? Selon les juges, mon erreur était préméditée. Je ne suis pas coupable, puisque je suis la porte-parole de la vérité. Et oui, j'ai juste voulu ouvrir les yeux à mes lecteurs, ceux qui, tête baissée, lisent et croient les absurdités que l'on me dicte. Demain, du moins, ce matin, mon exécution fera les gros titres de mon journal. Ma mort changera-t-elle les choses ?

Ne condamne pas mes actes, je les ai commis pour toi, pour notre société, car nous ne pouvons pas continuer ainsi. S'il-te-plaît fais en sorte que la raison de ma mort soit connue de tous à travers le monde, montre à ceux qui sont libres de penser que dans ce monde d'autres ne le sont pas. Nous avons besoin d'aide. Tu sais, tout ce que j'ai couché dans cette gazette je l'ai fait consciemment. Je savais les conséquences que mes actes allaient générer et je n'ai pas tremblé. Je n'ai pas fui et je ne fuirai pas. Dans quelques heures je ne pleurerai pas. Escortée par les bourreaux, mes pas seront décidés et ne reculeront pas. Ma tête sera droite, altière. Une tête inclinée montrerait à tout mon public et surtout à l'Etat le remords, le regret de mes actes.

Mais pardonne-moi si je ne prends pas la peine de te chercher dans la foule de la place publique et si je ne la salue pas. Je ne veux pas partir avec le souvenir de cette société, je veux partir l'esprit libre, en gardant en mémoire la seule chose que cette dernière ne peut pas dissimuler : ce ciel étoilé qui commence à se déliter.

Cette nuit je n'aurai peut-être pas dormi mais j'aurai réfléchi une dernière fois. Sache que la nuit est le meilleur moment pour penser car nous ne sommes pas épiés par les regards des autres ni assommés par la propagande. Nous sommes alors seuls avec nous-mêmes et la nature. Nous ne pouvons alors réfléchir qu'en toute objectivité, dépollués. La nuit prochaine je ne serai plus, ne pense pas à moi. Repense à tout ce que je t'ai dit, à tout ce que j'ai sacrifié pour t'offrir un monde meilleur.

Je sais, tu aurais préféré que je t'écrive plus de lettres pendant mon incarcération pour te raconter comment c'est ici et comment s'est passé mon procès à huis-clos. Mais j'ai préféré garder mon pigeon voyageur pour mes derniers instants, pour que tu saches ce que je ressens maintenant et avec quels sentiments je suivrai le bourreau.

Je laisserai dernière moi ma plume, mon encrier qui a reçu mes larmes et mon papier à lettre pour le prochain qui, comme moi, dans ses prochaines insomnies, voudra se faire entendre. Il faut que les moutons se métamorphosent en rapace. La chouette a une vue perçante et déploie magistral ses ailes au-dessus des lois et des frontières.

Je ne te demande pas d'être mon disciple, mais ne sombre pas dans la naïveté. Tu sais, la vie est courte alors explore toi-même le monde avec tes yeux et ton esprit critique. Sois libre, défends la vérité.

Adieu mon ami,

Wanoon

Manon Delahaye-Colleu

Cégep de Saint-Félicien